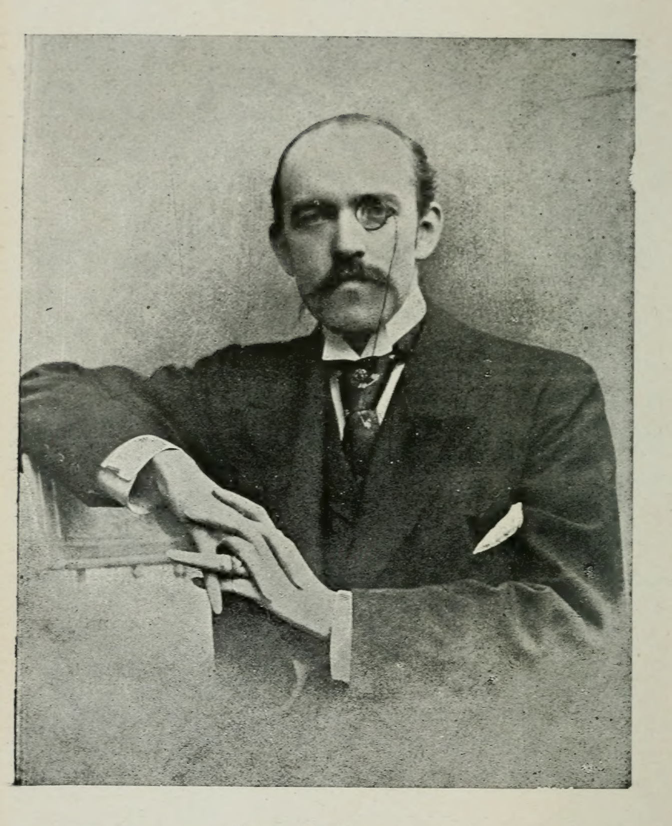
HENRI DE RÉGNIER



Henri de Régnier

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Henri de Régnier

PAR

PAUL LÉAUTAUD

BIOGRAPHIE PRÉCÉDÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE
ILLUSTRÉE DE DIVERS DESSINS ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE
ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES D'ORAZI



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie, Éditeurs
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

1904

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires numérotés sur Hollande.



Henri de Régnier

La critique est aisée et l'art est difficile.



Henri François Joseph de Régnier est né à Honfleur, le 28 décembre 1864, de Henri Charles de Régnier et Thérèse du Bard de Curley. C'est un homme grand, maigre, un peu dégingandé. Il a le visage un peu coloré, des yeux gris, les pommettes saillantes, une bouche aux lèvres minces, surmontée d'une longue moustache tombante, le front déjà dégarni et le menton très accusé. Un monocle cercle son œil gauche, qu'il a faible. Ses mains sont remarquables par leur finesse. Il ne commence jamais un entretien sans d'abord assurer son monocle, la bouche ouverte, en haussant un peu la tête. Il parle lentement, presque bas, sur un ton

plein d'inflexions, en cherchant un peu ses mots, avec toujours l'air de se souvenir, ne cessant de regarder son interlocuteur, comme si, en lui parlant, il voulait l'étudier. Rien, à le voir, de l'homme de lettres. Tout un ensemble courtois, discret, indulgent et fin. Comme on disait au temps qu'il s'est plu à dépeindre dans la plupart de ses romans, on sent tout de suite qu'il est « né ». On en pensera ce que l'on voudra : par le temps qui court, ça nous change.

Du côté paternel, sa famille est originaire de la Thiérache, petit pays dépendant autrefois de la Province de Picardie, et qui forme aujourd'hui une partie du département de l'Aisne. En 1585, un Crespin de Régnier était seigneur de Vigneux en Thiérache. Capitaine d'une Compagnie de cinquante hommes d'armes, il servit sous le duc de Bouillon et le Maréchal de Balagny, durant les guerres de la Ligue, et épousa, en 1589, Yolaine de Fay d'Athies, fille de Charles de Fay d'Athies, l'un des Cent Gentilshommes de la Maison du Roi. Son petit-fils, Charles de Régnier, également seigneur de Vigneux (1623-1686) fut maintenu en sa noblesse en 1667 et en sa qualité d'écuyer. On trouve encore : François de Régnier (1693-1763) Lieutenant-colonel du Régiment de Tourraine, Brigadier des armées du Roi, Chevalier de Saint-Louis. (Un roman de M. de Régnier, Le Bon Plaisir, *qui se passe au temps où il vécut, lui est dédié, ainsi qu'à ses deux femmes, Anne de Hézecques et Marie de Pastoureau.) Gabriel François de Régnier (1708-1761), Brigadier des Chevau-légers de la Garde ordinaire du Roi, Chevalier de Saint-Louis. Il fut le père de François de Régnier (1745 1825), Capitaine au Régiment de Royal-*

dragons, Chevalier de Saint-Louis, qui émigra et servit à l'armée des Princes. Son fils, Henri Charles François de Régnier (1789-1875) — le grand'père de M. de Régnier — rentra en France en 1802 et fut fait, en 1826, Chevalier de la Légion d'honneur. Enfin, Henri Charles de Régnier (1820-1893) cité plus haut.

Le blason des Régnier, tel que le décrit l'Armorial général de d'Hozier de 1697, Province de Picardie, généralité de Soissons, est : d'or au sautoir de gueules cantonné de quatre merlettes de sable.

Du côté maternel, la famille de M. de Régnier est originaire de la Bourgogne, et remonte à Yves du Bard, qui vécut à la fin du XVIe siècle. Il fut le père de Philippe du Bard, qui eut pour fils François du Bard. Le fils de ce dernier, Antoine du Bard, épousa, en 1662, Marie de Saumaise de Chasans, arrière-petite nièce du célèbre érudit Claude de Saumaise et de Charlotte de Saumaise, Comtesse de Brégy, dame d'honneur de la Reine Anne d'Autriche, qui a laissé des Lettres *et des* Poésies *et fut une « précieuse » de marque (1). Ce mariage apporta à Antoine du Bard les terres de Chasans, Ternant et Curley, dont ses descendants portèrent les noms. Il en naquit Marc Antoine du Bard de Chasans, dont le fils, Bénigne du Bard de Chasans, conseiller au Parlement de Dijon, fut*

(1) La comtesse de Brégy (1619-1693). Fille du premier mariage de Madame Hébert, femme de chambre de la Reine, avec Jérôme de Saumaise, Conseiller au Parlement de Dijon. On a d'elle un petit volume : Les Œuvres galantes en prose et en vers de Madame la Comtesse de B. *Leyde, Antoine du Val, 1666.*

Cf : Frédéric Lachèvre : Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700. *Paris, Librairie H. Leclerc, 1903, — et Tallement des Réaux : Historiettes, Edition Monmerqué et Paulin-Pâris.*

le père d'Alexandre Anne du Bard de Curley (1765-1849). On arrive alors à Alexandre du Bard de Curley (1805-1874) grand'père maternel de M. de Régnier, et qui épousa, en 1832, Mademoiselle de Guillermin.

Honfleur est une petite ville pittoresque, bâtie en amphithéâtre au pied de jolies collines à l'embouchure de la Seine On y voit une église de style gothique, en bois, séparée de sa tour par une rue, et tout ornée, à l'intérieur, de vieilles statues et de panneaux du XVIe siècle ; une autre église du XVIIe siècle, avec une tour octogonale en pierre, et une autre église encore, XVe et XVIe siècles, convertie en musée regional. Plusieurs autres musées, de vieilles maisons du XVIe siècle, des arbres séculaires, et, sur la colline de la Côte de Grâce, une chapelle fondée en 1034 par Robert le Magnifique et reconstruite en 1606. « J'aime les charmants coteaux couverts d'arbres qui bordent l'Océan au couchant de Honfleur, écrivait Stendhal en 1837 (1). On jouit de six lieues de forêt en tous sens et de l'air de la mer. » M. de Régnier passa dans cette ville une partie de son enfance, jusqu'à l'âge de sept ans. Dans un petit volume qui a pour titre Le Trèfle blanc, *au chapitre intitulé :* La Côte Verte, *il a noté quelques-unes des impressions qui lui sont restées de ses premières années. En 1871, sa famille vint à Paris, et en 1874 il entra au Collège Stanislas. Il y fut un assez bon élève, et j'y ai vu le tableau du Concours général de 1882, où il eut un accessit d'histoire. Bachelier en 1883, il fit ensuite son Droit, plutôt pour gagner du temps, sa famille voulant qu'il ait un métier, puis passa l'examen des Affaires étrangères. Il y avait*

(1) Mémoires d'un Touriste.

beau jour qu'il avait commencé à faire des vers, au collège, en quatrième, sans aucun dessein, comme une chose naturelle, un besoin. On trouverait les premiers qu'il eut d'imprimés dans Lutèce, *petite revue où il débuta en 1885, et il y a des vers de collège dans son premier recueil,* Les Lendemains, *publié la même année à la librairie Vanier. En 1886, il publia à la même librairie un deuxième recueil :* Apaisement. *Les vers contenus dans ces deux volumes n'avaient rien de sensationnel. Il y avait de la forme, de l'harmonie, mais les motifs en étaient bien habituels. C'étaient les vers d'un élève parnassien, déjà très fort, voilà tout.*

M. de Régnier vivait alors très retiré. Le seul homme de lettres qu'il connût était M. Sully Prudhomme, dont les écrits philosophiques confinent quelquefois à la poésie. Peut-être était-ce encore pour lui l'époque des grandes lectures, celles dont on a dit qu'elles préparent la personnalité, ce qui est vrai si l'on veut. Il avait lu et lisait beaucoup Hugo. Il lisait aussi Baudelaire, Vigny, Mallarmé, et les sonnets de M. de Hérédia, épars dans les revues et que les lettrés collectionnaient. Son ardeur poétique ne l'occupait cependant pas tout entier. Il pensait déjà au roman. Un autre côté de son esprit le portait vers les livres d'analyse, les romans, les Mémoires, tout ce qui peint la vie et les hommes, présents ou passés. A ce sujet, il croit que Les Liaisons dangereuses, La Chartreuse de Parme, La Faustin, Salammbo *et* Mme Bovary *furent les livres de cette sorte qui le prirent le plus. Même au plus fort de sa carrière poétique, il est resté attentif aux choses et aux gens. Il me le disait : « J'étais double, en quelque sorte ; symboliste et réaliste, aimant à la fois les symboles et les anecdotes, un*

vers de Mallarmé et une pensée de Chamfort. « Cela n'étonne pas (1). Je l'ai dit : quand M. de Régnier vous parle, il a toujours l'air de vous étudier. Dans leur couleur un peu passée, dans leur ton de Mémoires, du reste très naturel puisqu'ils racontent une vie passée, ses romans sont pleins de traits pris à des gens d'aujourd'hui, et de traits profonds, significatifs, qui peignent d'un coup un personnage, et que seul un esprit d'analyse et d'observation pouvait saisir. Or, on ne devient pas observateur, on l'est et on se perfectionne. Il y a d'ailleurs dans l'œuvre poétique de M. de Régnier un grand côté de subjectivisme, d'étude du moi, de dédoublement, je pourrais presque dire d'égotisme. Seulement, le besoin poétique fut longtemps le plus fort. Une puissance de création était en lui qu'il lui fallait utiliser, sous peine de la voir tarir, et il voulait dire d'abord tout ce qu'il sentait avoir à dire poétiquement. Il comprenait aussi qu'on n'écrit pas de romans valables à vingt ans, qu'il est nécessaire d'avoir un peu vécu, et il attendait. Son œuvre poétique avancée, il songea davantage au roman. Il écrivit alors ses Contes, qui lui furent une transition de l'une à l'autre. On peut aussi se rendre compte du travail de son esprit comme romancier. Dans La Double Maîtresse. *le poète des* Poèmes anciens et romanesques *se sent encore à chaque page. On le retrouve moins dans* Le Bon Plaisir. *On ne le retrouve presque plus dans* Le Mariage de Minuit. *Dans* Les Vacances d'un jeune homme sage, *il n'y a plus que le romancier.*

(1) Cela est néanmoins à remarquer. La *vocation littéraire commence en effet généralement par l'amour de la forme, de la rhétorique.* Le *goût pour le fond, pour ce que j'appellerai l'esprit, la sensibilité d'un livre. en dehors de tout style, ne vient que plus tard, après qu'on a beaucoup lu et comparé, et qu'on aime un peu moins la « littérature ».*

La réputation de M. de Régnier, si elle est un peu récente dans le grand public, cinq ou six ans au plus, date de plus longtemps dans le monde lettré. Un des promoteurs les plus en vue du mouvement littéraire appelé symboliste, il n'est pour ainsi dire pas une des revues suscitées par ce mouvement où il n'ait écrit, tantôt simple collaborateur, tantôt directeur. Bientôt connu des maîtres, il fréquenta chez Leconte de Lisle, et je me suis laissé dire que ces jours-là, les jeunes poètes changeaient leur manière, et récitaient à l'auteur des Poèmes barbares *non pas leurs vrais vers, mais des vers écrits spécialement pour lui. Il connut aussi Stéphane Mallarmé, dans le petit salon de la rue de Rome, à ces mardis où il n'est presque personne ayant acquis un nom aujourd'hui qui ne soit venu au moins une fois. Malgré son œuvre déjà accomplie, Paul Verlaine vivait alors presque ignoré, méconnu de ses anciens compagnons de lettres, pauvre, malade et vagabond. M. de Régnier fut de ceux qui contribuèrent à répandre un peu son nom, et qui firent mieux peut-être, sans qu'il soit besoin d'en dire plus. Il fut aussi de ceux qui entourèrent les dernières années d'un autre méconnu, Villiers de l'Isle Adam, et de ceux aussi qui restèrent fidèles jusqu'au bout à Stéphane Mallarmé. On change tous les jours. S'il me fallait retrouver seulement le souvenir de mes idées d'alors, de mes jeunes enthousiasmes dont j'étais si heureux, sans en jamais parler, je ne sais pas si je le pourrais. Je n'en ai pas moins plaisir à écrire cela.*

Je me rappelle la représentation de La Gardienne, *au théâtre de* L'Œuvre, *en 1894. Les journaux n'avaient pas encore trouvé du talent à M. de Régnier. M France, qu'on appelle un grand*

écrivain, alors qu'il n'est qu'un excellent écrivain, n'avait pas parlé de ses vers dans sa critique du Temps. *Parmi les spectateurs, il n'y avait guère que les jeunes écrivains pour applaudir. Les autres faisaient : hou, hou, après chaque vers. L'Evangile a raison : ...* les derniers seront les premiers... *Il n'y faut qu'un peu de temps, et quelques articles. Ces autres spectateurs sont certainement aujourd'hui les premiers à lire les livres de M. de Régnier, et ils ne voudraient pas n'en pas pouvoir parler, sitôt qu'un vient de paraître. C'est l'histoire littéraire, qui a aussi ses recommencements. On a vu cela pour Hugo — on commence même à le revoir, je crois ? — on l'a vu pour Ibsen. On le verra encore pour d'autres.*

En 1896, M. de Régnier épousa Mlle Marie de Hérédia, deuxième fille de l'auteur des Trophées. *Mme de Régnier est aussi un écrivain. Etant encore jeune fille, elle a publié, dans la* Revue des Deux-Mondes, *sans les signer, des vers remarquables. Elle a aussi publié récemment, sous le nom de Gérard d'Houville, un livre de prose :* L'Inconstante, *dont on a beaucoup parlé. Je ne l'ai pas lu. C'est un roman. En 1898, M. et Mme de Régnier eurent un fils, Pierre Marie Joseph Henri de Régnier.*

Je ne t'enverrai pas, mon fils, dans ton berceau...

Cette pièce, Le Berceau, *dans* Les Jeux rustiques et divins, *page 132, semble bien avoir été écrite par avance pour cet enfant. Je ne le connais que par son portrait que j'ai vu, il y a quelque temps, dans un numéro de* La Vie Heureuse. *C'est aujourd'hui un jeune garçon de cinq ans qui m'a paru ressembler beaucoup à sa mère.*

M. de Régnier a été fait chevalier de la Légion d'honneur, en 1897. L'Académie française lui a décerné en 1899, le Prix Vitet. Il a fait, au commencement de l'année 1900, des conférences en Amérique sur le mouvement poétique français. Il a publié des romans à L'Echo de Paris *et au* Journal. *Il collabore à la* Revue des Deux-Mondes, *à la* Revue de Paris, *à la* Renaissance latine *et au* Gaulois. *Il a beaucoup travaillé. Il est devenu un écrivain connu, et, de plus, réputé. Il a conquis son rang, celui qui lui était dû. Le reste est acquis d'avance.*

Je ne vois plus rien à dire sur sa personne, pour demeurer dans les limites de mon travail. Je vais passer à ses livres.

*
* *

Après Les Lendemains *et* Apaisement, *mentionnés plus haut, M. de Régnier publia* Sites, *en 1887, et* Episodes, *en 1888. Dans ces deux recueils, sa personnalité commence à apparaître. Toutefois, c'est, à mon sens, dans les* Poèmes anciens et romanesques, *publiés en 1890, qu'elle se manifesta vraiment pour la première fois. D'autres que lui auraient peut-être pu écrire les vers des* Lendemains, *d'*Apaisement, *et, qui sait, de* Sites *et d'*Episodes *aussi. Mais il pouvait seul écrire les* Poèmes anciens et romanesques, *comme presque tous les poèmes qu'il a donnés depuis. C'est dans les* Poèmes anciens et romanesques *que M. de Régnier commença à se servir du vers libre, soit pour le mêler à des alexandrins, soit pour écrire des pièces entières. Je sais bien qu'on a dit que son vers libre, à lui, n'est pas très loin de n'être qu'un*

alexandrin morcelé, et il l'est souvent, en effet. Il n'en a pas moins écrit, avec ce vers libre, des poèmes remarquables au plus haut point par leur harmonie mystérieuse, pleine de nuances, de langueur et de fluidité, et, à cet égard, je ne vois à joindre à lui que M. Vielé-Griffin, le seul vrai poète du vers libre, après Jules Laforgue. Il y a du reste dans tous les volumes de M. de Régnier des pièces qu'on ne peut oublier et qui vous reprennent tout entier dès qu'on les relit, j'en fais l'expérience en ce moment. Ainsi dans les Poèmes anciens et romanesques, La Vigile des Grèves, Le Salut à l'Etrangère, *et toute cette série des* Scènes au crépuscule, *citées si souvent :*

En allant vers la Ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
En allant vers la Ville où le pavé des places
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,
Nous avons rencontré les filles de la plaine
Qui s'en venaient à la fontaine,
Qui s'en venaient à perdre haleine,
Et nous avons passé.

Tel qu'en songe *(1892). Le titre de ce volume indique le ton des poèmes qu'il contient. C'est le poète qui se recueille, contemple sa rêverie, triste ou joyeuse, du plus lointain de son passé à l'heure présente, et tant de routes qui s'offraient à lui, et tant d'autres qui s'offrent encore :*

Au carrefour des routes de la forêt, un soir,
Parmi le vent, avec mon ombre, un soir,
Las de la cendre des âtres et des années,
Incertain des heures prédestinées,
Je vins m'asseoir.

Les routes s'en allaient vers les jours
Et j'aurais pu aller avec elles encor...

C'est dans Tel qu'en Songe *que se trouve* La Gardienne, *le poème représenté à* L'Œuvre *en 1894. Il est écrit en vers libres et en alexandrins, et porte comme épigraphe ce vers de Mallarmé :* Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine. La Gardienne *est un drame à personnages emblématiques : le Maître et la Gardienne. Le Maître revient de la guerre, vers la maison paisible et la compagne qu'il avait quittées pour elle. Son âme, lui semblait-il, le suivait comme une ombre, et le doute le prend de ce qu'il croyait être et de ce qu'il a été. Après l'avoir accompagné jusqu'au seuil, ses compagnons d'armes le quittent. Il se retrouve seul devant la maison d'autrefois. Il maudit l'aventure dont il revient, chocs des épées, sang des blessures, cris des mourants, tout l'illusoire appareil de la gloire, et souhaite que le passé puisse revivre un peu. Alors, la Gardienne apparaît, qui l'accueille, demeurée la même. Il faut lire le début, quand le Maître paraît avec ses compagnons :*

O forêts, belles de solitaires automnes !
Mon enfance a tressé vos feuilles en couronnes
Et vous avez grandi sur l'oubli de mes pas,
Hélas !
Et vous avez vieilli d'aurores et d'automnes.

O retour, ô tristesse, ô soir.

. . . .

Le passé, c'est le soir derrière la forêt
Et la mer par delà les plaines, les landes, les grèves :
C'est l'ombre où l'oiseau disparait...

. . . .

Quand vos pas seront morts comme mourra ma voix,
Avec l'adieu suprême enfin qui vous conjure

D'oublier au départ les chemins de ce bois.
Et le château désert où mon âge se mure,
Il ne restera plus, de qui brandit le glaive
Injurieux parmi la plaine et sur la grève
Où ses pas au couchant saignent peut-être encor,
Qu'outre quelque renom qu'amoindrira la Mort,
Quelqu'un qui vient, un soir, vers le chateau qui tombe
Pierre à pierre ainsi que nos jours vont à la tombe,
Voir s'il ne reste rien dans le Songe et la Nuit
De ce qui fut un autre et de ce qui fut lui,
Et confronter, au seuil que la ruine encombre,
Son Ame, face à face, hélas ! avec son ombre.

et ces morceaux sonores, celui commençant par :

Armures d'argent clair où l'art des émailleurs
Avait gemmé de claires gouttes de rosée...

et celui commençant par :

Et je vous hais, pennons, pour cette allégorie
Que secouait le vent du soir, ample en vos pans...

où M. de Régnier a fait revivre la grande période à rimes plates, délaissée depuis Hugo et Leconte de Lisle. Je ne puis citer autant que je le voudrais, autant qu'il le faudrait. Ce sera ainsi pour chaque volume. Ici, il faudrait citer toute La Gardienne, *et tout cet autre poème :* Discours en face de la Nuit.

Contes à soi-même *(1893). C'est la première œuvre en prose de M. de Régnier. Le style qu'il montre dans ces contes est fort loin du style aisé et rapide de ses romans. C'est, au contraire, une prose savante, solennelle, empesée même, et quelquefois aussi un peu difficile, tant elle est contournée. On y retrouve tout le poète, avec ses mots préférés. J'ai déjà dit que les Contes de M. de*

Régnier lui furent une transition entre ses poèmes et les romans qu'il voulait écrire, pour ainsi dire un apprentissage. On peut s'en rendre compte en étudiant le changement progressif du style et aussi le choix des sujets.

Le Trèfle noir *(1895). Ce sont encore des contes. Dans cet ouvrage, commence le changement que je viens de dire, surtout dans le conte intitulé :* Hermocrate ou le récit qu'on m'a fait de ses funérailles. *Le style est plus net, il y a moins de recherche dans les mots, et plus de vie dans le sujet. Quelques années plus tard, en 1897, M. de Régnier joindra les contes du* Trèfle noir *à huit contes nouveaux et les publiera ensemble sous le titre :* La Canne de Jaspe. *Il sera alors tout préparé pour écrire ses romans.* M. d'Amercœur. Le Voyage à l'Ile de Cordic. Le Signe de la Clef et de la Croix. La Maison magnifique *(ce sont quelques-uns des huit nouveaux contes joints à ceux du* Trèfle noir *pourraient, à peu de chose près, par le style et par le sujet, être des chapitres de* La Double Maitresse.

En 1895, M. de Régnier publia une nouvelle série de poèmes sous le titre : Aréthuse. *J'ai toujours eu cet avis que ce recueil, où pas une pièce n'est secondaire, a la même importance dans l'œuvre de M. de Régnier que* les Poèmes anciens et romanesques, *publiés auparavant, et que* Les Jeux rustiques et divins *publiés ensuite. Il est divisé en trois parties : une série de poèmes intitulée :* Flûtes d'Avril et de Septembre ; *un poème* : L'Homme et la Sirène, *et une autre série de poèmes intitulée encore :* Flûtes d'Avril et de Septembre. *Les* Flûtes d'Avril et de Septembre *sont écrites en alexandrins.* L'Homme et la Sirène *en vers libres. Trois noms qui sont chers à M. de Régnier s'y retrouvent dans*

les dédicaces ; ceux de ses deux maîtres : Stéphane Mallarmé et José Maria de Hérédia, et celui de son compagnon de lettres : M. Vielé-Griffin. Je l'ai dit : il n'est pas possible de choisir dans ce volume. Toutes les pièces en sont également belles par la pensée, par la rêverie, par les paysages tendres, tristes et profonds qu'elles suggèrent. Les mots, les constructions poétiques qu'affectionne M. de Régnier, les mélancoliques contrastes entre l'été et l'automne, la nymphe et le faune, la tristesse et la joie, le regret et le désir, s'y retrouvent, assemblés dans une harmonie sans cesse plus pénétrante, depuis L'Accueil, Les Visiteuses, Le Faune au miroir, Dans une vigne vendangée, Les Ombres fidèles, L'Amie, L'Image, *jusqu'à cette* Sagesse de l'Amour *dont le début vient, malgré moi, de mémoire, sous ma plume :*

Avant d'être de ceux qui marchent vers la Nuit,
O toi qui fus l'enfant que sa jeunesse a fui
Et qui, grave, t'assieds déjà, debout hier,
Ecoute encor, avant les fifres de l'Hiver,
Les flûtes de l'Eté qui chantent dans l'Automne ;
L'heure tendre là-bas embrasse l'heure bonne,
Et quand le chant se tait, au loin, tu peux entendre
Ce que le bel Août dit au calme Septembre
Et ce que dit ta joie à ta mélancolie....

Les Jeux rustiques et divins *(1897). On y retrouve* Aréthuse, *accompagnée d'autres séries de poèmes intitulées :* Les Roseaux de la Flûte, Inscriptions pour les Treize Portes de la Ville, La Corbeille des Heures, *et* Poèmes divers. *C'est dans* Les Jeux rustiques et divins *que se trouve le poème intitulé :* Le Vase, *que je ne suis pas loin de considérer comme le chef-d'œuvre de M. de Régnier. Il est vrai qu'il*

y a aussi dans le même volume L'Obole, *un autre poème parfait... Le* Vase *est écrit en vers libres et c'est sûrement le plus beau poème qu'on ait écrit en vers libres, Je ne connais du reste rien dans la poésie d'aujourd'hui qui me donne autant l'idée de la perfection, et de la perfection sans les défauts qui lui sont habituels, selon moi, c'est-à dire la raideur et le manque d'horizon* (1). *Je veux signaler aussi dans* Les Jeux rustiques et divins, *des pièces comme* Les Souhaits, Le Visiteur, Jour d'automne, La Lampe, Eglogue marine, Les Ombres des Heures, Elégie double, *etc. Il s'y trouve aussi une série de petits poèmes légers, sous le titre d'*Odelettes, *d'une douceur incomparable. Qu'on lise seulement ce début d'une* Odelette *prise au hasard :*

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi :
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

et ce début d'une autre :

Si j'ai parlé
De mon amour, c'est à l'eau lente
Qui m'écoute quand je me penche
Sur elle : si j'ai parlé
De mon amour, c'est au vent
Qui rit et chuchotte entre les branches :
Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau

(1) *J'avais donné le sujet — remarquable — du* Vase *et cité une vingtaine de vers. Il m'a fallu les enlever, faute de place. Je ne puis donc qu'insister sur la beauté de ce poème, unique dans la poésie actuelle.*

Qui passe et chante
Avec le vent :
Si j'ai parlé
C'est à l'écho.

Après Les Jeux rustiques et divins, *M. de Régnier publia son premier roman,* La Double Maîtresse, *dont il sera parlé plus loin, puis un nouveau recueil de vers,* Les Médailles d'argile *(1900).* Les Médailles d'argile *sont dédiées à la mémoire d'André Chénier. Quelques-unes des pièces qu'elles contiennent sont, en effet, un peu dans la manière de Chénier. On a dit qu'avec ce volume M. de Régnier semblait vouloir revenir aux formes poétiques habituelles. Les uns entendaient lui faire ainsi un compliment, les autres un reproche. Il y a, selon moi, une chose plus importante à dire sur cet ouvrage, c'est que l'inspiration n'y est pas toujours aussi personnelle que dans les recueils précédents. Une certaine facilité aussi, facilité de rythme, facilité d'expressions... Il semble que M. de Régnier ait simplement voulu s'y délasser, et s'y amuser, témoin ces* Passants du Passé, *sonnets qui ressemblent assez à des sonnets de M. de Hérédia, moins durs et moins sonores.* Les Médailles d'argile *contiennent cependant de nombreuses pièces dignes du poète d'*Aréthuse *et du* Vase, *entre autres* Puella, La Couronne, Chrysilla, *les* Sonnets à Bilitis, *L'*Empreinte, Odelette, Ode, *et il faut mettre aussi à part la pièce liminaire, si expressive :*

. . . .
Face invisible ! je t'ai gravée en médailles...

. . . .
Et j'ai fait les plus belles de belle argile
Sèche et fragile.

Une à une vous les comptiez en souriant,
Et vous disiez : Il est habile ;
Et vous passiez en souriant.

Aucun de vous n'a donc vu
Que mes mains tremblaient de tendresse,
Que tout le grand songe terrestre
Vivait en moi pour vivre en eux
Que je gravais aux metaux pieux.
Mes Dieux,
Et qu'ils étaient le visage vivant
De ce que nous avons senti des roses,
De l'eau, du vent,
De la forêt et de la mer,
De toutes choses
En notre chair,
Et qu'ils sont nous divinement.

La Cité des Eaux *(1902). C'est à ce jour le dernier volume de vers de M. de Régnier.* La Cité des Eaux, *c'est Versailles :*

O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois.

Les sonnets réunis sous ce titre avaient été écrits pour commenter des dessins, de M. Helleu, je crois. Il faut le regretter. Le poète s'est trouvé limité, et sauf quelques-uns, ces sonnets s'en ressentent par une sécheresse, une régularité, parfois même un manque de transparence qui surprennent chez lui. Quel dommage que M. de Régnier n'ait pas été livré à sa seule inspiration ! Il eut peut-être, pour un tel sujet, si difficile, du reste, évité le sonnet, et aussi écrit des poèmes en vers libres. Cela est si vrai qu'il était mieux que personne indiqué pour écrire sur Versailles ! Il est des sujets où il ne faut pas que du talent, mais encore de la personnalité, je dirais presque de la naissance. Ainsi Versailles. Il faut en quelque sorte sentir en

soi un certain passé pour le sentir pleinement et pour pouvoir l'évoquer. La plupart n'y goûtent que la solitude, le silence et la mélancolie, et les couleurs pensives de ses arbres, de ses bassins et de ses marbres.

Les sonnets de La Cité des Eaux *sont suivis d'autres poèmes où semble apparaître un nouvel aspect du talent de M. de Régnier. Par exemple, la pièce intitulée* La Lune jaune, *d'une couleur et d'une émotion tout à fait singulières. Plus on la relit et plus elle trouble. C'est pur et amer tout ensemble. Du reste, je ne sais pas dans l'œuvre poétique de M. de Régnier un livre qui m'ait fait autant songer à lui Je lisais, et pensais à son sentiment secret alors qu'il écrivait. Je ne dirai pas toutes mes réflexions, pour toutes sortes de raisons. Elles n'ont peut-être d'intérêt que pour moi-même, et je ne dis déjà que trop* je *dans cette notice. Je dirai seulement celles-ci. Les sonnets de* La Cité des Eaux *sont dédiés à M. de Hérédia. Parmi les poèmes qui suivent, il y en a un, écrit en vers libres, et intitulé :* Marsyas, *qui est dédié à la mémoire de Stéphane Mallarmé et qui est une allégorie de la vie du poète. Stéphane Mallarmé et M. de Hérédia sont certainement les deux poètes qui ont eu le plus d'influence sur le talent de M. de Régnier, le premier avec* L'Après-midi d'un Faune, *le second avec* Les Trophées. *Or, il faut bien le dire, à lire* La Cité des Eaux, *il semble que M. de Régnier ne veuille plus maintenant se souvenir que des derniers. Si ce poème,* Marsyas :

Marsyas !
Je l'ai connu
Marsyas
Dont la flûte hardie a confondu la lyre...

fait plaisir pour le grand hommage que M. de Régnier y rend au meilleur de ses maîtres, quelques-unes des pièces qui le suivent donnent l'impression, si confuse soit-elle, qu'il commence à brûler ce qu'il adorait, ou du moins à adorer ce qu'il brûlait. Ce qui a produit ce travail chez M. de Régnier, ce n'est pas dans une notice aussi rapide qu'on peut le rechercher, et d'ailleurs, je le répète, il n'y a peut-être là que des rêveries, et quand même ce serait vrai, ce ne ne serait que très humain. Ce qui est certain, c'est que tout ce dernier livre fait singulièrement songer à lui. Il s'y trouve quelques pièces, d'un ton tout personnel, qu'on ne peut lire sans s'y arrêter, à cause de la pensée et du triste sourire dont elles sont pleines. Le poète a accompli une grande partie de son œuvre. Il s'arrête un moment et se retourne vers sa jeunesse, presque dans un geste d'adieu. Ce qu'elle fut, ce qu'elle lui donna, il le considère avec sérénité. Il demande seulement qu'en revive en lui la force dont elle l'emplissait, et dont il a besoin encore, plein qu'il est de nouveaux désirs. Voir les pièces intitulées Ode, L'Oubli suprême, *et surtout celle intitulée* Epilogue :

Une dernière fois reviens en mes pensées,
O jeunesse aux yeux clairs...

*
* *

La première impression qu'on retire des romans de M. de Régnier, c'est celle d'un individu pour qui écrire doit être un véritable plaisir. Tout y est clair, facile et orné, avec un grand pittoresque, d'un ton indulgent et amusé, même dans les traits méchants, qui y abondent, car, je l'ai dit, ce sont

les romans d'un observateur. Les milieux n'ont jamais rien de sévère, soit par trop de pompe, soit par trop de simplicité. Les personnages, divers au possible, et toujours un peu XVIIIe, qu'ils soient d'alors ou d'aujourd'hui, (du moins jusqu'aux Vacances d'un jeune homme sage), *sont des gens aimables, à la fois diserts et discrets, souvent très curieux d'aspect et de manières, qui vous intéressent tout de suite et qu'on aime à revoir. Enfin, il n'est pas jusqu'au libertinage souvent très vif que l'auteur y montre à chaque instant, comme pour ajouter à tant de séductions, qui ne confirme dans cette impression. Si j'ajoute qu'il ne s'y trouve rien de cette excessive nouveauté qui choque, le plus souvent, et ne permet que deux sentiments extrêmes : adorer ou détester, ce sera dire qu'il y a aussi pour le lecteur un grand plaisir à les lire. Dans tout le roman contemporain, celui qu'écrit M. de Régnier m'apparaît le plus parfait, en ce sens qu'il remplit le mieux l'objet du roman, qui est peut-être uniquement de distraire en intéressant. Aucune thèse, aucun postulat ; M. de Régnier a trop d'esprit et trop de goût pour tomber jamais dans ce travers à la mode qui est de vouloir un but moral à la littérature. Non plus aucuns soucis humanitaires comme il en traîne à présent dans tous les livres ; de telles lourdeurs iraient mal avec son élégance. Nous sommes également loin, quand nous le lisons, du fouillis des derniers livres de tel auteur, des racontars militaires de tels autres, ou des manuels civiques et mornes de tel autre encore. Il n'y a là qu'un homme qui raconte, avec un laisser-aller qu'on voudrait plus accentué encore, savant sans qu'il y paraisse, négligé moins qu'il y paraît. Sûr qu'il doit être le premier amusé par le*

jeu qu'il déroule sous nos yeux ! Quand on le lit, on croit quelquefois relire quelque chapitre de ces Mémoires de Grammont, *où il semble bien du reste qu'il ait fait, très adroitement, une partie de « sa rhétorique ».*

Je dis : une partie, seulement. On a en effet prétendu que les romans de M. de Régnier ne sont, au fond, que de très beaux pastiches des conteurs des XVIIe et XVIIIe siècles. C'était entendre bien mal le sens du mot pastiche, et faire au romancier une critique qui ne tenait pas debout. Qu'est-ce que pasticher ? C'est reproduire le plus exactement possible, en en conservant même jusqu'aux défauts, qu'on voit ou qu'on ne voit pas, selon le cas, le modèle qu'on s'est donné. Je connais, par exemple, un jeune homme qui admire beaucoup M. de Hérédia. A ses moments perdus, il fait des vers, et tout son sens poétique s'applique à faire des sonnets qui sont à s'y tromper avec Les Trophées. *Je suis sûr qu'il lui viendrait un vers dont l'harmonie serait différente de l'harmonie des vers de M. de Hérédia, qu'il le referait aussitôt pour l'y conformer. Voilà des pastiches, et ce n'est pas joli. Voit-on rien de pareil chez M. de Régnier ? Il apparaît bien que ses modèles, pour ses romans, ont été ces conteurs du XVIIIe siècle, par exemple cet Hamilton que je rappelais plus haut. Il leur a pris quelque peu leur style, ce style rapide, sec et net, tout en étant souvent tendre et passionné. Mais il faut bien reconnaître aussi, d'abord qu'il n'a pas gardé ce style tout entier, quant à sa construction, et ensuite qu'il y a ajouté ce qui est bien à lui : son don d'images et ses grandes qualités de poète. La preuve en est facile à trouver. Il n'y a qu'à prendre une phrase dans un des romans de M. de Régnier. On*

verra tout de suite où un écrivain du XVIIe ou du XVIIIe siècle l'aurait arrêtée, et ce que M. de Régnier y a ajouté. On se rendra compte alors de la distance qui sépare ses romans des simples pastiches qu'on a voulu prétendre qu'ils sont.

Les romans de M. de Régnier sont aujourd'hui au nombre de quatre. Je lui ai demandé comment il les a écrits, depuis la trouvaille du sujet jusqu'au mot fin sur la dernière page. La façon dont un livre a été écrit m'intéresserait souvent plus que le livre lui-même ne m'intéresse. Je n'aurai probablement jamais une explication sincère sur ce sujet, ni personne non plus. Il y faudrait d'abord un sens critique exceptionnel, et aussi, une de ces franchises !... Tout ce que l'amour-propre, la vanité, le besoin d'illusion même auraient à souffrir, s'il fallait avouer la part d'artifice, d'emprunt, d'imitation, de mémoire et d'indiscrétion qu'il y a quelquefois dans le travail d'un livre (1) ! Quiconque a commencé à écrire, et l'a fait avec conscience et sang-froid, est renseigné là-dessus et, tout le premier, se gardera d'en rien dire. M. de Régnier lui-même n'a pas répondu à toutes mes questions, et il a eu raison, car, après tout, il n'y avait rien là qui regardât le lecteur ni moi. Il n'y avait que mon désir de pouvoir démonter davantage quelques livres, et j'aurais facilement gardé pour moi ce qu'il m'eût dit, s'il m'avait répondu. Il a bien voulu toutefois m'expliquer sa méthode de travail et la voici. Ce sera certainement l'agrément de ces pages que d'y enten-

(1) Il y a des écrivains chez qui la manière se démonte et les sources se découvrent tout de suite : M. France, par exemple ; d'autres chez qui c'est plus difficile ; d'autres enfin, chez qui tout est recréé par la sensibilité : par exemple, Jules Laforgue, Maurice Barrès.

dre un moment M. de *Régnier lui-même. Ça changera aussi un peu le lecteur.*

« Je trouve d'abord le sujet, son point de départ et son aboutissement. Cela prend d'ordinaire une forme visuelle, puis mes personnages se font. Je prends sur eux quelques notes, très brèves. Je laisse le tout reposer. J'y pense. Peu à peu les scènes s'organisent, le livre naît en ses points principaux ; grandes lacunes, soit dans les personnages, soit dans les événements, dont je ne m'occupe pas. Alors, un jour, je commence à écrire, vite, très vite, sans relire, de manière presque illisible. C'est mon grand travail, j'invente à mesure : il le faut. Travail fatigant. A ce moment-là, je ne pense à mon livre que la plume la main ; le reste du temps, je le fuis. Dans cette première rédaction, il y a tout, trop même, généralement, mais c'est écrit en galimatias. Alors, je recopie et je refais. Cela devient des phrases, je retouche, j'arrange. Une fois fait, c'est lisible, mais mauvais. Je recopie encore, j'améliore, je raccourcis, et la chose prend tournure. Pour finir, il faudra les épreuves et une dernière révision très sérieuse. Une fois le livre imprimé, publié, il ne m'intéresse plus, je l'oublie. » J'ai demandé aussi à M. *de Régnier ce qu'il préférait dans son œuvre de conteur et de romancier. Il m'a répondu : « Je crois que mes meilleurs contes poétiques sont ceux de* M. d'Amercœur *(1) et* La Vie d'Aldramin *(2). J'aime beaucoup* Le Rival *(3). Mon roman le plus curieux est à mon sens* La Double Maîtresse. *Les cent dernières pages du* Mariage de Minuit *sont bien. Il y a dans*

(1) *Dans* La Canne de Jaspe.
(2) *Dans* Les Amants singuliers.
(3) *Dans* Les Amants singuliers.

Le Bon plaisir *quelques tableaux réussis. De tout ce que j'ai écrit, ce que j'aime le mieux, comme style, c'est mon étude sur Michelet (1). » Enfin, je lui ai demandé quel livre il voudrait avoir écrit. C'est quelquefois tout un renseignement sur un écrivain, le livre ou les livres dont il aurait voulu être l'auteur. Mais ici, M. de Régnier ne m'a guère renseigné. « Cela dépend des jours ! » fut toute sa réponse.*

Le premier roman de Régnier est La Double Maîtresse *(1900). Il parut d'abord en feuilleton dans l'*Echo de Paris. *Ce n'est pas seulement le plus curieux de ses romans, c'est encore un des plus curieux romans qui soient. C'est aussi un des livres que j'ai lus qui contient le plus de personnages : quarante-quatre, et j'en ai certainement sauté deux ou trois en les comptant. L'action s'en passe au XVIIIe siècle. Quant au sujet, qu'il serait peut-être plus exact de mettre au pluriel, tant ce livre est plein, on ne peut que l'esquisser. C'est l'histoire d'un homme timide, mais passionné sous sa timidité, et qui a gardé de son éducation par une mère revêche au possible, une gaucherie pour les choses de l'amour qui le fait s'arrêter chaque fois au désir, sans même oser l'exprimer. A dire vrai, cette gaucherie et cette timidité lui viennent surtout d'une certaine scène du temps de sa jeunesse, vers ses dix-huit ou vingt ans, dont le souvenir vient toujours le glacer au bon moment. Nicolas de Galandot, c'est son nom, vivait alors à Pont-aux-Belles, dans le château familial, avec sa mère. Elle rêvait de faire de lui un homme tout différent des autres, c'est-à-dire ignorant tout des choses de*

(1) *Dans* Figures et Caractères.

l'amour, tant elle avait été choquée du dévergondage et de la grossièreté que celui-ci comporte. Nicolas avait là pour compagne de vacances une jolie cousine de son âge, ou à peu près, Julie de Mausseuil, aussi dégourdie qu'il était benêt, et qui avait mis dans sa petite tête de lui montrer et de lui apprendre ce qu'il ne soupçonnnait même pas. Une après-midi qu'ils revenaient du verger où ils avaient cueilli du raisin, elle l'avait fait entrer dans la bibliothèque du château. Une table de mosaïque ornait la pièce. Elle s'y était étendue, avait défait peu à peu son corsage, et s'était mise à manger son raisin, grain par grain, le cou, la gorge et les bras nus, et sa jupe fort retroussée. Assis dans un coin, Nicolas ne savait où se mettre. Arrivé au dernier grain, elle le lui avait lancé au visage, avec un grand rire de provocation. Lui, alors, s'était levé, s'était approché d'elle. Elle avait senti un souffle sur sa peau, des lèvres sur sa bouche, une main à ses jeunes seins, une autre main... puis, soudain, plus rien. Elle avait alors regardé. Dans le cadre de la porte restée entr'ouverte derrière eux, Mme de Galandot les regardait, suffoquée du spectacle, suffoquée surtout de voir son fils, son fils! lui aussi !..

Toute la vie de Nicolas de Galandot se ressentira de cette journée et du magistral soufflet qu'il y reçut de sa mère. Jamais il ne pourra voir de raisin, ni une femme en manger, sans se souvenir de la jolie Julie de Mausseuil, couchée à demi-nue sur la table de mosaïque, dans la bibliothèque du château de Pont-aux-Belles, — et sans se sentir glacé de nouveau, comme si ce jour datait d'hier, à l'idée de sa mère, entrant soudainement....

Quelques années après, Mme de Galandot meurt. Nicolas part pour Paris. Il y entend parler d'une

vigne célèbre que possède à Rome le Cardinal Lamparelli. Il part pour Rome. Il y voit un jour, au cours d'une promenade, sur une terrasse d'où pendent des grappes, une femme couchée, le dos tourné à la rue. Elle aussi, dans une pose libre et voluptueuse, mange du raisin, et il ne peut s'empêcher de s'arrêter, et de la regarder, et un nom lui vient aux lèvres, qu'il n'a pas dit depuis de longues années : Julie ! Julie !... A ce moment, une voix appelle la femme : Olympia ! Elle se relève, et, en se retournant, elle aperçoit Nicolas, absorbé devant elle. Un grain reste à sa grappe, et comme autrefois Julie de Mausseuil, elle le lui lance au visage, en éclatant de rire, amusée par ce bonhomme, plantée là à la regarder, et s'en va. Nicolas s'occupe d'arriver jusqu'à elle. Cela lui est facile, car Olympia n'est guère qu'une Vénus de carrefour, ce qu'il est longtemps à ignorer. D'ailleurs, le saurait-il.... A chaque entrevue, il ne sait que la regarder, timide et gauche, malgré toutes les avances qu'elle lui fait, le sachant un riche seigneur. Enfin, un jour, elle brusque les choses, il se laisse à moitié faire, mais soudain s'écroule sur le parquet, les bras tendus dans une attitude d'épouvante vers la porte de la chambre qui s'ouvre avec un léger bruit, lentement, comme si allait y apparaître, comme autrefois... C'était tout simplement la petite chienne d'Olympia qui entrait, n'ayant eu qu'à pousser la porte restée entr'ouverte. Dès lors, l'existence de Nicolas n'est plus qu'une suite de dégradations. Olympia l'a persuadé de venir s'installer chez elle, et avec son soi-disant frère, le ruffian Angiolino, c'est à qui hâtera la déchéance du pauvre amoureux. Nicolas en arrive bientôt à porter les billets doux de sa belle, à cirer les bottes

des amants, à laver la vaisselle et à récurer les chaudrons, vêtu de loques, mangeant à la cuisine, couchant sur une paillasse, préférant tout subir plutôt que de quitter cette femme, jusqu'au jour où il meurt, vieillard resté chaste, n'ayant eu dans sa vie que deux aventures, qui n'en font qu'une, comme ses deux maîtresses, la Double Maîtresse, *qui ne l'ont été réellement ni l'une ni l'autre. Je le répète, je ne saurais donner ici une idée de ce livre. Ce que je viens d'en dire n'est que la matière de deux courts chapitres Il faut connaître les autres personnages : le couple du Fresnay, le mari avec son violon, la femme avec son clavecin ; la folle Anne du Bastan, dont tout l'égarement consiste à se donner force lavements, dans des toilettes extravagantes ; M. Mellier avec sa vielle ; l'abbé Hubertet, membre de l'Académie des Inscriptions, à Paris, et de celle des Arcades, à Rome ; Mlle Damberville, du ballet de l'Opéra ; M. de Parmesnil, naturaliste, qui a passé trois années tout nu dans une île déserte où l'avait jeté le naufrage d'un navire ; le beau François de Portebize, avec qui toutes les femmes de Paris veulent coucher, allant jusqu'à corrompre ses valets, pour s'introduire en cachette dans son lit ; M. Tobyson de Tottenwood, anglais riche et brusque, qui essaye, à Rome, de sortir Nicolas de son bourbier, et, devant son refus, se confond en admiration pour tant de ténacité. Il faut connaître aussi tant d'épisodes et de tableaux, tantôt charmants et gracieux, tantôt libertins et cyniques, tantôt aussi saisissants de réalisme et de vérité, où ces personnages font leur rôle tour à tour. Quand le livre parut, quelqu'un dit qu'il était « le frère de* La Rôtisserie de la Reine Pédauque, *de M. Anatole France ». Je n'ai pas la place pour discuter cette opinion, expri-*

mée si bizarrement. Il y a tout de même une autre diversité dans La Double Maîtresse *que dans* La Rôtisserie. *C'est moins bien écrit, me dira-t-on peut-être. Il y a comme ça des gens, ce sont généralement ceux qui n'y connaissent rien, qui ont la manie du style ; sitôt qu'ils trouvent des phrases chantantes, ils se pâment. Je ne vanterai pas à l'excès le style de* La Double Maîtresse ; *je ne suis pas assez fou du style à images ; un peu moins de poésie m'irait mieux. Mais* La Double Maîtresse *n'est pas moins bien écrite que* La Rôtisserie. *Elle est écrite autrement, voilà tout, et avec moins de lectures, ce qui est le grand point. Quand se rendra-t-on compte que les livres de M. France ne sont que les livres d'un homme très savant, sans aucune sensibilité, ni rien à lui. Je pense à lui souvent. Il connaît tous les livres, avec toutes leurs éditions, les éditeurs et les dates. Il a une mémoire admirable, — et probablement des fiches excellentes. Il aurait fait un libraire de premier ordre. Ceux à qui on a affaire sont si ignorants, la plupart du temps ! Je demandais, l'autre jour, à l'un d'eux, assez fréquenté, pourtant, s'il avait une ancienne édition du* Père Goriot. *« Le Père Goriot ?... De qui donc que c'est déjà ? » me demanda-t-il (1) !*

Après La Double Maîtresse, *M. de Régnier publia un volume de critique,* Figures et Caractères *(1901). On y trouve quatre grandes études sur Michelet, Vigny, Hugo et Mallarmé, des études plus courtes sur Chateaubriand, Beaumarchais, Chénier, Sainte-Beuve, Jean de Tinan, Oscar Wilde, Rudyard*

(1) Il y a un mot charmant de Ninon de Lenclos à un père qui se plaignait à elle de l'ignorance de son fils : « Votre fils ne sait rien ! Tant mieux ! lui répondit-elle. Il ne citera pas ». Quelle belle épigraphe pour une étude sur M. France ! Chez lui, c'est tout le contraire : il cite à chaque instant.

Kipling, la Conférence à Bruxelles publiée en 1894 sous le titre : Le Bosquet de Psyché, *une autre Conférence faite en 1900 à la Société des Conférences :* Poètes d'aujourd'hui et poésie de demain, *et quelques pages sur des sujets divers.*

Les Amants Singuliers *(1901). C'est un volume de contes :* La Femme de marbre, Le Rival *et* La Courte vie de Balthasar Aldramin, vénitien. *Ils sont tous trois égaux par l'intérêt du sujet, par un style parfait, rapide et simple, où pas un mot n'est de trop. Bien des romans qu'on publie n'ont pas la matière de l'un ou l'autre de ces trois contes. M. de Régnier le dit aussi dans sa préface : ce volume aurait presque pu faire suite au* Trèfle noir *et au* Trèfle blanc, *sous le titre* Le Tréfle rouge, *puisque le sang y coule par trois fois, de la gorge des deux Corcone* (La Femme de marbre), *du flanc de Balthazar Aldramin* (La Courte vie de Balthazar Aldramin), *et du crâne défoncé, sous sa perruque grise, de ce bon M. de la Thomassière* (Le Rival).

Le Bon Plaisir *(1902). C'est le deuxième roman de M. de Régnier. Il porte en épigraphe ces mots de Mme de Maintenon : « Un peu de crapule se pardonne en ce temps-ci. » Il est en effet très licencieux, comme du reste presque tous les romans de M. de Régnier. Il y a une différence entre la licence et la grivoiserie. J'y pensais tout à l'heure en parlant de* La Rôtisserie de la Reine Pédauque. *L'abbé Jérôme Coignard n'est pas licencieux, il est grivois, et c'est ce qui me déplait. On peut être licencieux et rester agréable ; on l'est même nécessairement ; quand on est grivois, jamais.*

Chaque fois que j'arrive à un roman de M. de Régnier, je suis tenté de dire que c'est celui que

je préfère. Puis je songe aux autres, et, alors, je ne dis rien. Ce qui fait le grand talent de M. de Régnier, romancier, c'est que ce n'est jamais d'imaginer qu'il a l'air, mais de raconter, mais de se souvenir. Cela est surtout sensible dans Le Bon Plaisir. *Ce livre n'est qu'un roman, mais par le style, par la façon dont il est construit, il a tout le caractère de Mémoires sur quelques années du règne de Louis XIV. Pas d'intrigue, pour ainsi dire. Des portraits, une suite d'anecdotes, avec un ou deux événements de l'époque utilisés. Un léger pastiche, si parfait qu'on s'y trompe, que M. de Régnier y a mis en épilogue, des Mémoires d'un certain M. de Collarceaux, ajoute encore à ce caractère de Mémoires. Il me vient même un scrupule à ce sujet. On n'a peut-être pas eu si tort de dire que les romans de M. de Régnier approchent quelquefois de pastiches des conteurs du XVIII*e *siècle. Je songeais trop tout à l'heure à* La Double Maîtresse. *J'aurais dû songer aussi un peu au* Bon Plaisir... *En tous cas, ce roman est bien le seul qui puisse mériter vraiment le nom de pastiche, ce que M. de Régnier a peut-être voulu qu'il fût, du reste. Surtout, cela ne saurait enlever rien de leur intérêt à ces romans, ni de son talent à leur auteur, au contraire. Avoir su évoquer avec autant de grâce une époque unique comme vie et comme art,* « cette douceur de vivre » *dont parlait Talleyrand! Il était indispensable, pour cela, de la sentir et de la comprendre parfaitement. Rien que cela prouve un esprit remarquable. Le sujet du* Bon Plaisir *serait encore plus difficile à raconter que celui de* La Double Maîtresse. *Quand on l'a lu, il reste dans la mémoire de nouvelles choses charmantes, de nouvelles choses parfaites, comme l'arrivée et le passage*

des troupes royales à Vircourt (vingt pages absolument parfaites), avec la belle Mme Dalanzière demi-nue à sa fenêtre, pour voir passer le roi, et criant : « Vive le Roi ! » toute penchée sur le balcon, sa gorge abondante à l'air, — et les Memoires de la belle Courlandon, d'un style si harmonieux dans sa sécheresse. J'avais commencé à copier quelques passages de ces deux morceaux, mais je me suis aperçu que cela allait me mener bien loin, et j'ai raturé. Quand je désigne certaines pages dans un livre, c'est que je les trouve vraiment excellentes, et je voudrais montrer tout de suite que je ne me trompe pas.

Le Mariage de Minuit *(1903). Paru d'abord en feuilleton dans* Le Journal. *C'est le premier roman de M. de Régnier où les personnages sont de notre époque. Il y a mis comme épigraphe cette parole de Gœthe : « Je ne veux plus que tu fasses de semblables riens, car les autres s'en tireront aussi bien que toi. » Pure modestie, naturellement. Il serait à souhaiter que beaucoup de romans qu'on publie fussent de semblables riens. On a critiqué dans ce livre le soin qu'y a mis M. de Régnier à faire le portrait et à donner la généalogie de tous ses personnages. On en a critiqué aussi la composition. Il ne faut pas trop y croire. J'ai déjà dit que le côté Mémoires, anecdotes, est ce qui fait le plus grand charme des romans de M. de Régnier. Sans doute, l'unité du livre s'en ressent. Il s'y trouve des personnages qui ne touchent que très peu à l'action principale, et M. de Régnier nous raconte sur chacun d'eux une ou deux petites histoires qui n'ont pas absolument affaire avec le sujet du roman. Mais est-ce un livre mal composé que celui où l'on ne perd jamais de vue aucun des personnages,*

chacun d'eux étant rappelé à chaque chapitre par un détail, un mot, si bien que, même lorsqu'il n'y en a que deux en scène, on a tous les autres présents à l'esprit ? C'est le cas du Mariage de Minuit, *et de plus, tous les personnages secondaires en sont si amusants à connaître, qu'il serait fort regrettable qu'ils n'y fussent pas. Le sujet principal du livre est court à dire. Une jeune orpheline, pauvre, Françoise de Cléré, vit chez une tante, Mme de Brignan, dont le tempérament très amoureux est fort connu dans le monde. La jeune fille subit un peu de cette réputation, et en souffre sans rien dire. Un jour qu'elle a surpris sa tante en conversation chaleureuse avec un jeune homme, Antoine de Puyfond, elle prend le parti de quitter cette maison. Il n'y a pour elle qu'un moyen : se marier. Elle va demander conseil à un ami, le romancier Boispréaux, profondément honnête sous ses apparences légères, et lui offre d'être sa femme. La scène se passe sur la terrasse des Tuileries. Elle est délicieuse. Boispréaux refuse, et dit pourquoi, sincèrement. Ce qu'il veut de la vie, ce qu'il en accepte, ce qu'il en accomplit, c'est seulement ce qu'elle a d'agréable, de léger, de facile, de frivole même, et l'épouser, elle ! Françoise ! serait pour lui une action beaucoup trop sérieuse, beaucoup trop grande. Décidée à ne pas retourner chez sa tante, Françoise va demander conseil et protection à un ami d'enfance, Philippe Le Hardois. Il a en province un château dont il ne fait rien. Elle pourrait y aller vivre pendant quelque temps, en attendant qu'elle ait trouvé une situation ; cela ne le gênerait pas beaucoup. Philippe l'écoute sans l'interrompre, puis, à la fin, sourit doucement. A-t-elle bien réfléchi aux conséquences de ce séjour à son château de*

Grandmont ? Sa tante la recherchera, on saura où elle est, on viendra la lui réclamer à lui. Il aura l'air de l'avoir séquestrée. Non, il y aurait un bien meilleur moyen de tout arranger, ce serait de devenir sa femme, et il lui demande si elle le veut. Elle refuse d'abord, puis consent. Ils se marient. Après la cérémonie, ils partent pour Grandmont. Françoise est en costume de voyage, et porte à sa ceinture une boucle en fleur d'argent que lui a donnée Philippe. Ils arrivent le soir, pour le dîner, et après vont se promener dans le parc, puis gagnent la forêt qui avoisine le château. Je veux citer la fin, si juste, si pénétrante, avec cette admirable image de la boucle de ceinture qui se détache...

.,.. Ils s'assirent au rebord du fossé, le dos à l'herbe et restèrent ainsi longtemps immobiles, sans parler...

Un bruit de pas les fit tressaillir. Quelqu'un marchait sur la route. L'homme passa près d'eux. C'était un ouvrier en bourgeron de toile, son paquet à l'épaule, au bout d'un bâton. Il fit un détour pour s'écarter du couple assis. Sa figure apparut en pleine lumière, tannée et saine. Il passa outre, et, une fois passé, tourna la tête, puis s'éloigna. Le silence redevint lui-même.

Philippe et Françoise se sourirent, puis leurs visages devinrent graves. Qu'avaient-ils été pour ce passant inconnu ? ce qu'ils étaient vraiment l'un pour l'autre : un homme et une femme, car que leur importait qu'on les attendît là-bas, dans ce vaste château impérial, debout avec ses hautes fenêtres éclairées, ses meubles massifs, ses aigles, ses couronnes, ses abeilles. Qu'importaient les valets du vestibules et les chevaux des écuries, et la fortune et l'argent, pourvu que ce chemin fût solitaire, que cette lune fût brillante, que cette nuit fût silencieuse ! Ils n'étaient plus que deux êtres qui s'aimaient. L'amour leur battait au cœur. L'herbe était douce et l'heure bonne. Que leur fallait-il de plus, sinon eux-mêmes ?...

Ils se prirent doucement sans que leurs lèvres unies se quittassent. La main de Philippe toucha la fleur d'argent de la ceinture de Françoise. Il en disjoignit les pétales agrafés qui se heurtèrent, avec un petit bruit argentin, au bout du ruban souple. La lune de minuit atteignit le haut du ciel vide, et, quand elle éclaira leurs visages, ils se regardèrent de si près qu'ils ne se voyaient plus, parce que leurs bouches se touchaient.

Il y a d'autres choses aussi belles dans Le Mariage de Minuit, *par exemple les pages sur Venise comparée à une verrerie vivante, la fête à Louveciennes, avec les danses de la délicieuse Mlle Kingby. Il y a des ridicules notés avec une ironie si fine qu'on la sent à peine, — et des passages d'une si grande douceur, d'une si grande tendresse... Tous les personnages aussi, ou charmants ou ridicules, Boispréaux, la Comtesse Rospiglieri, le Prince de Bercenay, M. de Hangsdorff, Mme de Bocquincourt, M. de Serpigny, M. Barangon, etc., et tant de détails saisissants par leur réalisme et par la façon dont ils sont amenés. Il y a, par exemple, une dame de Vitry qui perd sa peau. Sa fille, pour s'amuser, lui en fait mettre chaque jour, en cachette, des morceaux dans sa soupe. M. de Régnier n'a certainement pas inventé cela. Ailleurs, la même Mlle de Vitry, qui brûle de voir ce que c'est qu'un homme, vient, à une soirée, de se laisser renverser sur un divan par le gros M. de Bocquincourt. Elle est interrompue par une amie qui vient lui dire que sa mère la cherche partout. « C'est bien, répond-elle sans se démonter ; j'y vais ; j'étais en train de m'amuser ! » et elle ajoute tout bas, en passant : « Il m'a tout montré, tu sais ! » C'est si bien rendu qu'on se sent presque choqué, je parle pour les gens prudes, bien entendu. Bref, on peut dire de ce roman de M. de*

Régnier ce qu'on dit des autres : il a certainement dû avoir beaucoup de plaisir à l'écrire ; on en a peut-être plus à le lire.

Les Vacances d'un jeune homme sage *(1903). C'est actuellement le dernier roman de M. de Régnier, et c'est un roman fort simple. Si ce n'étaient quelques pages, une dizaine au plus, ce serait presque un roman pour jeunes filles, pour jeunes filles un peu avancées, cependant, comme le sont toutes les jeunes filles, du reste. Le titre dit tout le sujet. C'est l'aventure d'un collégien avec sa cousine, pendant des vacances qu'il passe en province, chez ses grands parents, où la cousine vient également passer quelques jours. Etle est jolie, elle a vingt ans, et est déjà veuve. Avec son visage frais et ses yeux ignorants, il lui plaît, et elle se mêle de lui apprendre, pour leur profit à tous les deux, ce qu'il rêvait seulement d'aller demander à une maîtresse d'ami, bonne fille du Quartier Latin, en villégiature dans les environs. C'est même cette intention du collégien qui amène l'aventure. Un jour qu'il sort de chez la demoiselle, sans avoir réussi à rien, il est rencontré par des amis de sa famille, qui rapportent tout. Naturellement, les grands parents sont renversés, la mère pleure, c'est toute une scène. La jolie cousine, plus adroite, elle, prend le collégien à part, le cajole, le confesse, — et la pénitence est douce. Un passage de la préface de M. de Régnier complètera ces indications.*

... Ce sont des figures plaisantes et naïves que l'on rencontrera dans ces Vacances d'un jeune homme sage. *J'ai tâché de les dessiner avec vérité. Je les crois vraies, mais il ne faudrait pas les croire réelles. Elles ne le seront qu'autant qu'elles vivront dans la mémoire de ceux qui auront bien voulu feuilleter ces pages familières. Qu'elles*

les aident à se souvenir qu'ils furent jeunes, car ils y retrouveront rapportés quelques-uns des petits événements qui, à quinze ans, nous émeurent le plus et qui, plus tard, nous font sourire, comme on sourit du passé, avec regret et mélancolie.

***

Telle est, à ce jour, l'œuvre de M. Henri de Régnier, poète et romancier, avec une légère part de critique qui porte bien sa marque. Si le poète paraît y avoir atteint tout son développement, il est probable que le romancier n'y a pas encore donné tout ce qu'on peut attendre de lui, surtout dans le roman contemporain. Mais telle qu'elle est déjà, cette œuvre compte et a sa place. On ne peut aimer les vers sans lire les Poèmes anciens et romanesques, Tel qu'en Songe, Les Jeux rustiques et divins, La Cité des Eaux *et* Les Médailles d'Argile. *Ils changent du Romantisme si faux, si enflé et si ridicule, et du Parnasse si morne, si froid et souvent si trivial. On y trouve une harmonie dont la sensibilité n'est pas complètement absente et des images qui ne sont pas toujours que plastiques, avec d'autres motifs que la bien-aimée infidèle, les misères des humbles, ou les problèmes de* La Justice. *Quant aux romans de M. de Régnier, je ne saurais en faire de meilleur éloge que de dire qu'ils se rattachent à ce qu'il y a de meilleur dans le roman français, et le continuent. Ils s'y rattachent même si bien que je ne sais pas si un étranger peut les goûter dans leur totalité, avec leur ton à la Saint-Simon, leurs portraits, leurs anecdotes, leurs traits tendres ou satiriques, leur atmosphère de libertinage et d'épicurisme. Ils n'ont encore rien apporté de très nouveau, c'est entendu. Mais*

ils ne sont pas loin d'avoir un autre mérite. Ils remontent un peu, au-delà des romans naturalistes, depuis le dernier jusqu'au premier, environ jusqu'à Stendhal, plus loin même. On peut presque oublier, en les lisant, que ces romans ont existé (1). On retrouve le style alerte, clair, pas loin d'être osé, bientôt naturel, — le mépris des morales... On oublie aussi les chinoiseries, la bijouterie littéraire, les décors d'opéra, le toc, les Théophile Gautier, les Flaubert, tous les phraseurs. Cela fait du bien, donne de l'air, égaie, redonne de l'esprit... On en a tant besoin, plus même que je ne saurais dire! On en aura encore besoin bien davantage, si ça continue.



(1) J'en excepte les romans des Goncourt, tout à fait différents et à part.

L'Heure

L'invariable buis et le cyprès constant
Bordent l'allée égale et le parterre où songe
Dans le bassin carré l'eau qui reflète et ronge
Un Triton fatigué de sa coupe qu'il tend!,

En sa gaine de pierre aussi, l'Hermès attend
Que tourne autour de lui son socle qui s'allonge
Un Pégase cabré, le pied pris dans sa longe,
Lève un sabot de bronze et gonfle un crin flottant

L'heure est longue pour ceux qui, figés en statues
Vol captif, saut brisé, dont les voix se sont tues
Demeurent au jardin vaste et monumental;

Et le Temps qui s'en va, hibou noir ou colombe,
Dessine au vieux cadran de pierre et de métal
Une aile d'ombre oblique où fuit le jour qui tombe.

Henri de Régnier

(La Cité des Eaux)

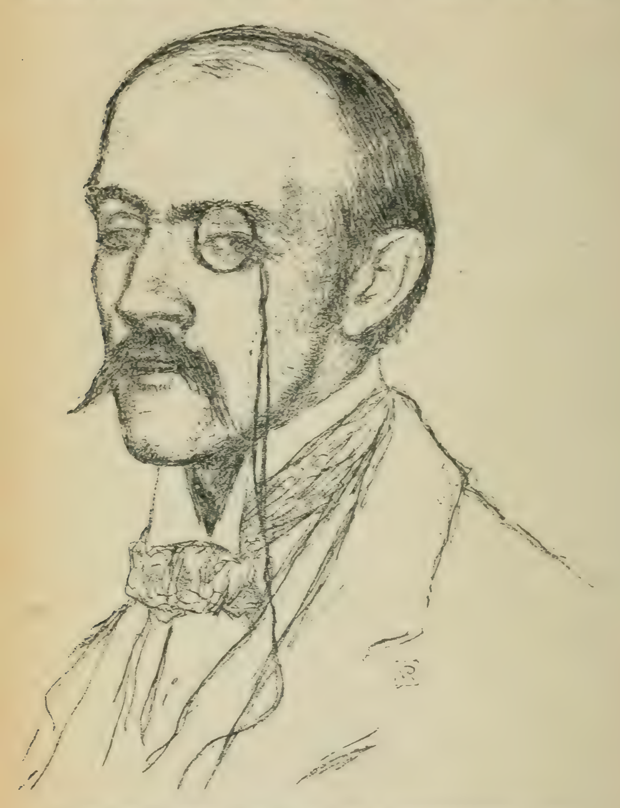
Autographe d'Henri de Régnier

OPINIONS

De M. Catulle Mendès

D'un accord à peu près unanime, — je dis : à peu près, car le moyen que soit acceptée par tous la supériorité d'un seul ? — M. Henri de Régnier passe pour « le premier et le plus célèbre » de tous les poètes qui étaient hier encore les « poètes d'aujourd'hui ». Une chose pourrait m'incliner, personnellement, vers cette opinion : depuis un temps, M. Henri de Régnier fait mine, assez souvent, de retourner vers les formes classiques de la poésie dite romantique ou parnassienne. Mais je m'efforce de ne pas tenir compte, dans mes jugements, de mes prédilections, de mes habitudes. Le certain, c'est que le talent de M. Henri de Régnier, en même temps qu'il charme les esprits par une grâce pure, par une souple élégance, les domine, les courbe à l'admiration, par l'élévation, assez souvent, des pensées, par le bel espace du rêve, par la lumière dans la sérénité. On aurait sans doute le droit de faire remarquer que ce très haut artiste, — l'un de ceux qui naguère se crurent des novateurs, — ne laissa pas tout d'abord d'être visiblement imbu, oui, visiblement, jusqu'à même l'extériorité de ses poèmes, de plusieurs grands poètes qui le précédaient à peine ; il ne saurait être contesté que, en dépit d'intentions symboliques plus affirmées, plus manifestes, selon la mode, il procéda, dès le meilleur de ses premiers livres, de Théodore de Banville, de Leconte de Lisle, créateur ou traducteur, et aussi du Victor Hugo du *Groupe des Idylles* : les dissemblances, dans les procédés prosodiques, ne dissimulaient que d'un *air* de nouveauté les analogies intimes et même les ressemblances de forme. C'est à travers ses aînés immédiats que M. Henri de Régnier rejoignit André Chenier, son aîné ancestral. Et ceci est confirmé par de

plus récents ouvrages, notamment par des sonnets, d'une extrême beauté d'ailleurs, où il transpose en élégante mollesse, en imprécision vaguement harmonieuse, la force et l'éclat fiers, — imaginez des rubis



Henri de Régnier, par Theo van Rysselberghe (1897)

atténués en mouvant orient de perles, — des illustres sonnets de José-Maria de Hérédia. Mais voilà des vains reproches. Il faut bien être fils avant d'être père à son tour. Après tant de beaux poèmes déjà, M. Henri de

Régnier ne manquera pas de nous donner une longue suite d'œuvres plus admirables encore, définitivement personnelles, et d'avoir, devenu un maître à son tour, une belle postérité de poètes. Le titre de son dernier livre de vers calomnie cet heureux et durable artiste; ses « médailles » ne sont pas « d'argile », mais d'albâtre lumineux et sonore.

(*Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Paris, Imprimerie Nationale, 1902).

De M. Jules Huret

Dans la dure enquête que je mène à travers la jeune littérature, l'une des jouissances d'esprit les plus rares qu'au jour le jour je me procure, c'est le perpétuel contraste entre les différentes figures que je me suis donné la mission d'interroger. Or, après M. Jean Moréas, voir M. Henri de Régnier, que M. Stéphane Mallarmé place si haut dans le mouvement poétique contemporain, c'était me ménager le régal d'une antithèse. M. de Régnier est grand et mince; il a vingt-sept ans; les traits fins de sa physionomie, son œil gris bleu, sa moustache cendrée, sa voix douce et musicale, les gestes aisés de sa main très longue donnent rapidement l'impression d'une délicatesse extrême, d'une réserve, presque d'une timidité maladive. Ce que cette physionomie pourrait pourtant avoir de trop frêle est corrigé par la saillie des maxillaires, et le relief carré du menton volontaire.

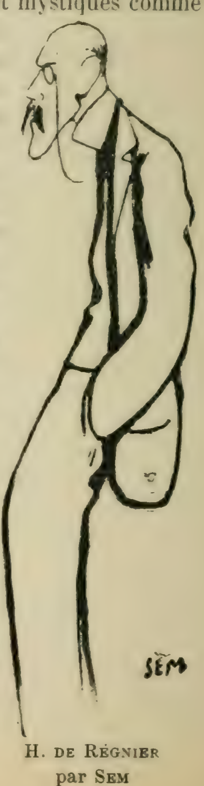
Parler de lui le moins possible, fuir, pour ainsi dire l'approche d'un éloge par peur qu'il ne soit brutal; amollir, par le ton et par le sourire, la fine ironie qui pointe parfois, ce sont les traits caractéristiques de la conversation de M. de Régnier.

Selon lui ce qu'on appelle l'Ecole symboliste doit plutôt être considéré comme une sorte de refuge où s'abritent provisoirement tous les nouveaux venus de la littérature, « ceux qui ne se sentaient pas disposés à marcher servilement sur les traces des devanciers, les

Parnassiens, les naturalistes qui finissent de sombrer dans l'ordure. »

— Chassés de partout, me dit-il, presque unanimement conspués, ils éprouvent le besoin de se ranger sous une enseigne commune pour lutter ensemble plus efficacement contre les satisfaits. Dans cinq ans ou dans dix ans, il ne subsistera sans doute pas grand chose d'un classement aussi sommairement improvisé, aussi arbitraire. Et cela se comprend, ce groupe symboliste, outillé d'esprits si divers et de nuances différentes, où l'on voit des romanciers satiriques et mystiques comme Paul Adam, des esprits synoptiques comme Kahn, des rêveurs latins comme Quillard, des parabolistes comme Bernard Lazare, des analystes comme Edouard Dujardin, et un critique comme Fénéon, est une force et représente quelque chose en effet, mais, fatalement, l'heure venue il s'égaillera à travers toutes les spécialités, selon les goûts, les aptitudes et compétences de chacun.

Les écoles littéraires ne profitent qu'à ceux pour qui l'isolement serait dangereux. Un esprit fortement constitué vaut par lui même et force l'attention du public par sa vertu propre. Prenons, par exemple, Viellé-Griffin qui est une des intelligences les plus complètes de ce temps et dont les livres décèlent à la fois une rare aptitude au dramatique et des dons lyriques aimables. — Il n'en existerait pas moins si le symbolisme, — en tant qu'école, — n'existait pas. La beauté des vers de M. de Hérédia n'est pas subordonnée à l'existence du Parnasse non plus !



H. DE RÉGNIER
par SEM

Quant à moi, si je suis symboliste, ce n'est pas, — croyez-le bien, — par amour des écoles et des classements. J'ajoute l'épithète, parce que je mets du symbole dans mes vers.

Mais vraiment l'enrégimentement sous des théories, un drapeau, des programmes, n'est pas pour me séduire.

J'adore l'indépendance, — en art surtout. J'admets, comme un fait indiscutable, une grande poussée des esprits artistes vers un art purement symboliste. Oui, je le sais, nous n'inventons pas le symbole, mais jusqu'ici le symbole ne surgissait qu'instinctivement dans les œuvres d'art, en dehors de tout parti pris, parce qu'on sentait qu'en effet il ne peut pas y avoir d'art véritable sans symbole.

Le mouvement actuel est différent : on fait du symbole la condition essentielle de l'art. On veut en bannir délibérément, en toute conscience, ce qu'on appelle, — je crois, — les contingences, c'est-à-dire les accidents de milieu, d'époque, les faits particuliers.

Et ce n'est pas seulement chez nous que ce mouvement a lieu ; d'Amérique, de Belgique, d'Angleterre, de Suisse, les jeunes écrivains tourmentés du même besoin viennent à Paris chercher la bonne parole parce qu'ils sentent que c'est là que la crise est la plus aiguë et qu'elle doit aboutir.

D'ailleurs, pourquoi insister ? Mon maître, M. Stéphane Mallarmé, vous a si parfaitement tout dit sur ce point !

Sur la technique du vers, quel est votre avis ? La liberté la plus grande : (qu'importe le nombre du vers, si le rythme est beau ?) l'usage de l'alexandrin classique suivant les besoins ; la composition harmonieuse de la strophe, que je considère comme formée des échos multipliés d'une image, d'une idée ou d'un sentiment qui se répercutent, se varient à travers les modifications des vers pour s'y recomposer.

(*Enquête sur l'évolution littéraire*. Paris, Fasquelle, 1894.)

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES

Lendemains, poésies, Paris, Vanier, 1885, in-18. — **Apaisement,** poésies, Paris, Vanier, 1886, in-18. — **Sites,** poèmes, Paris, Vanier, 1887, in-18. — **Episodes,** poèmes, Paris, Vanier, 1888, in-18. — **Poèmes anciens et romanesques,** 1887-1889, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1890, petit in-8°, en sus : quelques ex. sur hollande. — **Episodes, Sites et Sonnets,** poèmes, Paris, Vanier, 1891, in-18. — **Tel qu'en Songe,** poèmes, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1892, petit in-8° (en sus : 2 ex. chine, 5 ex. whatmann, 20 ex. hollande). — **Contes à soi-même,** prose, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1893, petit in-8° (en sus : 3 ex. chine, 7 ex. vieux Japon, 4 ex. vélin d'arches, 15 ex papier vergé des Vosges). — **Le Bosquet de Psyché,** prose, Bruxelles, Lacomblez, 1894, petit in-18 (220 ex. numérotés). — **Le Trèfle noir,** prose, Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, petit in-18 (7 ex. japon, 6 ex. chine, 20 ex. hollande et 498 vergé à la forme). — **Aréthuse,** poèmes, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1895, petit in-8° (en sus : 7 ex. chine, 5 ex. velin d'arches, 15 ex. vergé des Vosges). — **Poèmes, 1887-1892** (*Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18 (en sus : 3 ex. Japon, 12 ex. hollande). — **Les Jeux rustiques et divins** (*Aréthuse. Les Roseaux de la flute. Inscriptions pour les Treize Portes de la Ville. La Corbeille des Heures. Poemes divers*). Paris, Soc du Mercure de France, 1897, in-18 (en sus : 3 ex. japon et 12 ex hollande). — **La Canne de Jaspe** (*M. d'Amercœur. Le Trèfle noir. Contes à soi-même*), contes, Paris Soc. du Mercure de France, 1897, in-18 (en sus : 5 ex. japon, 21 ex. hollande et 20 ex. papier de luxe, hors comm.). — **Premiers Poèmes** (*Les Lendemains. Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets. Poésies diverses*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18 (en sus : 5 ex. japon et 15 ex. hollande). — **Le Trèfle blanc,** prose, Paris, Soc du Mercure de France, 1899, petit in-18 (en sus : 5 ex. japon et 15 ex. hollande). — **La Double Maîtresse,** roman, Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18 (en sus : 5 ex. japon, 5 ex chine et 29 ex hollande). — **Les Médailles d'Argile,** poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18 (en sus : 5 ex. japon, 2 ex. chine et 28 ex. hollande). — **Figures et Caractères** (*Michelet, Alfred de Vigny, Hugo, Stephane Mallarme. Le Bosquet de Psyché, etc,, etc.*), Paris,

Soc. du Mercure de France, 1901, in-18 (en sus : 5 ex. japon, 5 ex. chine et 29 ex. hollande). — **Les Amants singuliers**, nouvelles (*La Femme de marbre. Le Rival. La courte vie de Balthasar Aldramin, vénitien*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18 (en sus : 5 ex. chine et 29 ex. hollande). **Le bon Plaisir**, roman (suivi d'un ingénieux pastiche qui termine le roman : *Eclaircissements tirés des Mémoires de M. de Collarceaux*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18 (en sus : 9 ex. japon, 5 ex. chine et 25 ex. hollande). — **La Cité des Eaux**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18 (en sus : 5 ex. japon, 29 ex. hollande et 3 ex. chine). — **Le Mariage de Minuit**, roman contemporain. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18 (en sus : 5 ex. japon, 39 ex. hollande et 3 ex. chine). — **Les Vacances d'un jeune homme sage**, roman, Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18 (en sus : 9 ex. japon, 39 ex. hollande et 3 ex. chine).

Voir en outre l'album : **Les Péchés capitaux**, eaux-fortes par H. Detouche, Paris, Boudet, 1900, in-8°.

En Préparation : Préface à une édition de luxe des *Liaisons dangeureuses* de Choderlos de Laclos, publiée par Georges Jeanniot.

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Collaboration très active, depuis 1885.

Il est néanmoins peu de pages qui ne se retrouvent dans les volumes de M. Henri de Régnier.

Lutèce (1885-1886) des vers; **La Vallonie** (1886-1892), poèmes et notes critiques; c'est dans le n° de janvier 1892 de cette revue que parut pour la première fois le poème : *La Gardienne;* **La Jeune Belgique; La Revue Indépendante**, 3e série (1886), 4e série (1889); **Les Écrits pour l'Art** (1887); **La Pléiade**, 2e série (1889). **La Vogue**, 2e série (1889); **Les Entretiens politiques et littéraires** (1890-1893), critique dramatique; **La Conque** (1891); **L'Ermitage** (1891 à 1895, 1899); **La Revue Blanche** (1891-1897); **Floréal** (1892); **L'Idée Moderne** (1894); **L'Art littéraire** (1894); **Mercure de France** (1894 à 1898, 1901, 1902) : *A.-F. Herold* (mars 1894), *Paul Hervieu* (mai 1895); *Hamlet et Mallarmé* (mars 1896); Revue du mois : *Les Poèmes* (nov.-déc. 1896, janvier à décembre 1897); *Stéphane Mallarmé* (octobre 1898); Revue du mois : *Littérature* (mai, août 1901, avril août 1902); *L'amour et le plaisir, histoire galante* (déc. 1902); **Le Livre des Légendes** (1895); **Le Centaure** (1896); **L'Aube** (1896); **L'Almanach des Poètes**, 1896 et 1897 (Paris, édit. du Mercure, 1896 et 1897); **Echo de Paris** (1896-1898) nombr. poèmes;

L'Image (1898); **Le Gaulois** (1898-1904). La plupart des articles publiés de 1898 à 1901 furent réunis dans l'ouvrage suivant *Figures et Caractères*, 1901. Voir en outre : **1901** : *Les dernières lettres* (27 juill.); *Une Joueuse* (21 août); *La Sandale* (10 octobre); *La Guerre et les Femmes* (5 déc.); *La mauvaise oreille* (28 déc.). — **1902** : *Viaud et Loti* (18 janv.); *Lui et Nous* [sur Hugo] (16 fév.); *L'énergie française* (6 mars); *L'Arbre en fleur* (1er avril); *L'Homme d'esprit* (25 avril); *Souvenir des Iles* (9 juin); *Le Miroir de la Vie* (28 juin); *L'Endroit frais* (30 juillet); *Deux Sacres* (13 août); *Façons de tuer* (10 oct.); *L'Associée* (4 nov.); *Le Fusil et La Fourchette* (21 nov.); *Un Jeune* (3 déc.) etc., etc... : **Revue des Deux Mondes**; **Revue de Paris** (1897-1902); **La Vogue**, nouvelle série (1899); **Le Journal** (1900-1902) : **La Renaissance Latine** (1902-1903) ; **Figaro Illustré** (février 1904).

A CONSULTER

Paul Adam : *Le Génie latin*. Entretiens politiques et littér., 10 déc. 1893. -- **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Ad. van Bever** et **Paul Léautaud** : *Poètes d'Aujourd'hui*. Paris, Société du Mercure de France, 1900, in-18. — **Gaston Boissier** : *Rapport du Secrétaire perpétuel de l'Académie française sur les concours de l'année 1899*. Académie française. Séance publique annuelle du jeudi 23 nov. 1899. — **Adolphe Brisson** : *Pointes sèches*. Paris. A. Colin, 1898, in-18. — **Henri Chantavoine** : *M. Henri de Régnier ; Le Trèfle noir. Arethuse*, Journal des Débats, 26 avril 1895; *M. Henri de Régnier, Les Médailles d'Argile*, Journal des Débats, 28 février 1900. — **Lucien Descaves** : *Vers les Vivants*. Echo de Paris, 4 février 1900. — **Gaston Deschamps** : *La Vie et les Livres*, 3e série, Paris, A. Colin, 1896, in-18; *Le poète Henri de Régnier*, Le Temps, 14 mars 1897 ; *Le Culte d'André Chénier*, Le Temps, 11 février 1900. — **René Doumic** : *Les Jeunes*, Paris, Perrin, 1896, in-18. — **Pierre Fons** : *L'Ame Latine. Nos Maîtres*, Toulouse [L'Ame Latine], 1903, in-8o. — **Ernest Charles** : *La Littérature d'aujourd'hui*, Paris, Perrin, 1902, in-18. — **André Gaucher** : *Vers la Coupole*, La Liberté, 27 mai 1901. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Fernand Gregh** : *M. Henri de Régnier*, Revue Bleue, 25 mai 1901. — **H.** : *Contes et Poésies de M. Henri de Régnier*, Journal des Débats, 18 mars 1895. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891, in-18. — **Comte Harry de Kessler** : *Henri de Régnier*, Berlin, « Pan », I, 4, 1896. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895, in-18. —

M. A. Leblond. *Henri de Régnier et la Critique décorative*, Mercure de France, mars 1902. — **Jules Lemaître** : *La Semaine dramatique. Théâtre de l'Œuvre. La Gardienne de M. Henri de Régnier*, Journal des Débats, 24 juin 1894. — **Camille Mauclair** : *Henri de Régnier*, Portraits du prochain siècle, Paris, Girard 1894, in-18. — **Charles Maurras** : *Littérature*, Revue encyclopédique, 7 août 1897 ; *Revue littéraire*, Revue encyclopédique, 17 mars 1900. — **Catulle Mendès** : *Rapport sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*, Paris, Imprimerie Nationale, 1902, in-8° et Fasquelle 1903, in-8°. — **Albert Mockel** : *Propos de littérature*, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-8°. — **Fr. Von Oppeln Bronikowski** : *Zur Dichtkunst Henri's de Régnier*, Berlin, Die Gesellschaft, n° 15, 1898 (avec un portrait et des traductions). — **Georges Pellissier** : *Étude de littérature contemporaine*, Paris, Perrin, 1898, in-18. — **Pierre et Paul** : *Henri de Régnier*, Les Hommes d'aujourd'hui, n° 342, Paris, Vanier, s. d. — **Pierre Quillard** : *Henri de Régnier*, Mercure de France, juin 1902. — **Robert de Souza** : *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18; *Henri de Régnier*, Gil Blas, 22 juin 1895. — **V. Thompson** : *French Portraits*, etc., Boston, Richard, G. Badger et Co, 1900, in-8°. — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine*, 1884-1896, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18 ; *L'Amour dans la Poésie contemporaine*, Mercure de France, janv. 1897. — **Téodor de Wyzewa** : *Nos Maîtres*, Paris, Perrin, 1895, in-18.

ICONOGRAPHIE

Henry Bataille : *Lithographie* (Têtes de Bataille, Paris, Ollendorff, 1901, in-4°). — **J.-E. Blanche** : *Peinture*, 1888, (appart. à M. H. de Régnier). — **J.-E. Blanche** : *Peinture*, 1890 (appart. à M. H. de Régnier). — **J.-E. Blanche** : *Portrait à l'aquarelle*, sur un exemplaire du *Trèfle noir*, 1895 (Bibliothèque d'Edmond de Goncourt). — **Théo Van Rysselberghe** : *Lithographie*, 1897, reproduite dans *Pan*, Berlin, 1898. — **Luque** : *Portrait-charge*, Les Hommes d'aujourd'hui, n° 342, Paris, Vanier. — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, et dans *French Portraits*, de V. Thompson, Boston, Richard, G. Badger et Co, 1900.

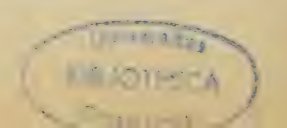
Ad. B.

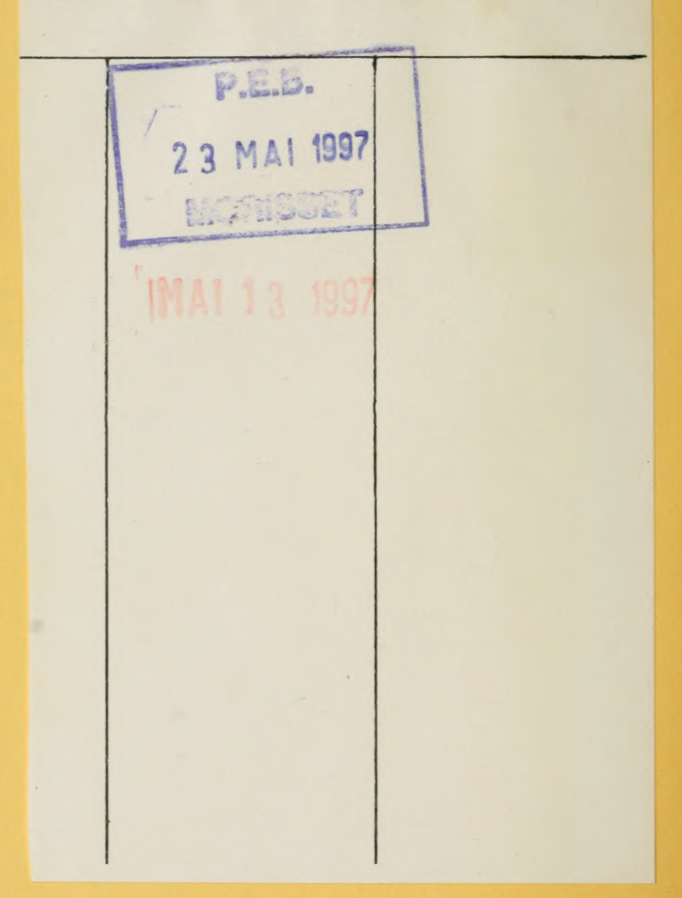
TABLE DES MATIERES

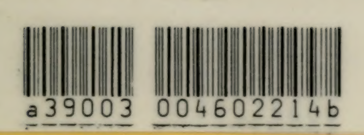
TEXTE

ILLUSTRATIONS

IMP. RÉPESSÉ-CRÉPEL ET FILS, ARRAS




P.E.B.
23 MAI 1997
MAI 13 1997


a39003 004602214b